

qu'il ne tirerait peut-être plus, à tout cet intérieur d'église, qu'il n'époussèterait peut-être plus, sans oublier le vieux confessionnal vermoulu, Bornachon prit congé de sa ménagère, dont jamais auparavant le fricot ne lui avait paru si savoureux, ni le caractère si peu grincheux...

Mais voilà que, sur le front, un spectacle nouveau l'attendait : un étonnement, parmi tous les étonnements de la vie militaire.

On disait la messe, et les hommes y assistaient respectueusement ; beaucoup se confessaient et communiaient, et nul ne songeait à se moquer d'eux. Les esprits forts ? Introuvables ; sur la ligne de feu, ils avaient fondu comme la neige au soleil. On aurait cherché en vain, sur tous ces visages de poilus, le petit sourire en coin de bouche. Le respect humain ? Ça ne se portait plus du tout dans les tranchées.

Bornachon se prenait à envier ces soldats qui communiaient. Toutes les vérités assoupies au fond de son âme se réveillaient subitement, au contact de leur application vécue. Bornachon comprenait enfin. Non, la religion n'était pas seulement affaire d'enfants et de bonnes femmes, mais de tous ceux qui voulaient faire leur devoir, complètement. Maintenant qu'il voyait, il croyait. Et pourtant, Bornachon ne se confessait pas. Qu'est-ce qui empêchait donc le bedeau-soldat d'aller au prêtre-soldat, vers lequel il se sentait si vivement attiré ? Le respect humain ? Non, pas le respect humain, la honte. Il était honteux de sa personne. Avoir vécu si longtemps dans l'intimité des choses sacrées, avoir été bedeau pendant onze ans, et ne s'être jamais servi de la religion, qu'il voulait, pour ainsi dire, quotidiennement, cela lui faisait l'effet d'une monstruosité qu'il n'osait pas avouer. Il y avait trop longtemps qu'il se taisait : ça ne voulait plus sortir. Le vieux confessionnal vermoulu prenait sa revanche.

À mesure que les jours passaient, Bornachon devenait de